De la relation de voyage au roman : l'exemple du Voyage de François Léguât

Jean-Michel Racault

▶ **To cite this version:**

Jean-Michel Racault. De la relation de voyage au roman : l'exemple du Voyage de François Léguât. Cahiers de la littérature du XVIIe siècle, 1986, 8, pp.57 - 65. 10.3406/licla.1986.1065 . hal-03984749

HAL Id: hal-03984749

https://hal.univ-reunion.fr/hal-03984749

Submitted on 13 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Cahiers de la littérature du XVIIe siècle

De la relation de voyage au roman : l'exemple du *Voyage de François Léguât*

Jean-Michel Racault

Citer ce document / Cite this document :

Racault Jean-Michel. De la relation de voyage au roman : l'exemple du *Voyage de François Léguât*. In: Cahiers de la littérature du XVIIe siècle, n°8, 1986. Méthodologies. pp. 57-65;

doi : https://doi.org/10.3406/licla.1986.1065

https://www.persee.fr/doc/licla_0248-9775_1986_num_8_1_1065

Fichier pdf généré le 28/06/2021

DE LA RELATION DE VOYAGE AU ROMAN : L'EXEMPLE DU VOYAGE DE FRANCOIS LEGUAT

Qu'advient-il du roman lorsque, soumis à la double pression du public qui réclame plus de "naturel" et de "vérité" et des théoriciens qui s'en prennent au principe même de la fiction, il n'ose plus s'avouer pour ce qu'il est ? Sauf à disparaître, il lui faut alors s'abriter derrière d'autres genres narratifs non fictifs auxquels s'attache une aura de vérité : histoire, mémoires, correspondances, récits de voyages. Comme l'a montré Jacques Chupeau, la *"crise de la fiction"* qui marque la seconde moitié du XVIIe siècle entraîne, en même temps que le dépérissement du roman traditionnel, la naissance d'un *"nouveau roman"* grâce à l'*"annexion de modèles narratifs nouveaux"* (1), lesquels appartiennent à des genres habituellement tributaires d'une authenticité documentaire que vient souvent renforcer l'effet d'attestation inhérent à la narration à la première personne : d'où les "nouvelles historiques", les "mémoires" ficitifs, les pseudo-correspondances, les prétendues relations de voyages enfin, dont la vogue croissante est peut-être à mettre en rapport avec la quête de l'altérité et l'exigence d'extériorité critique que suscite au sein du monde classique finissant la *"crise de la conscience européenne"* diagnostiquée autrefois par Paul Hazard.

Une conséquence inattendue dans ce renouvellement des formes romanesques est l'incertitude générique dans laquelle baigne une partie importante de la littérature narrative de cette période, et même la difficulté de cerner son statut exact au regard de la vérité et de la fiction : où s'arrête le document véridique, où commence le roman ? Il y a là un problème méthodologique auquel il n'est pas sûr que l'enquête érudite traditionnelle, fondée sur la vérification des données factuelles du récit, l'établissement de son attribution et la recherche de ses sources éventuelles, puisse toujours apporter une réponse.

°°°

Tout serait simple s'il était possible de départager sans ambiguïté les romans ainsi camouflés et les récits authentiques auxquels ils feignent de s'assimiler. Cependant, lorsque l'opération est réussie, cette distinction est par définition loin d'être évidente : bien des romans ont été imprudemment tenus pour vrais ;

mais aussi, on le verra, un excès de méfiance injustifié a parfois conduit à faire prendre des récits véridiques pour des oeuvres de fiction. De plus, entre les forgeries caractérisées et les documents authentiques s'étend une vaste zone d'indétermination qui échappe à la logique binaire simple du vrai et du faux. De fait, toutes les formules intermédiaires sont possibles. Ainsi trouvera-t-on, dans le domaine, si largement représenté à la fin du XVIIe siècle, des *"Mémoires"*, des mémoires authentiques mais retouchés, des mémoires fictifs de personnages existants, des mémoires fictifs de personnages inventés, mais reposant sur un substrat historique plus ou moins solidement documenté (2). Beaucoup de romans épistolaires de l'époque suscitent les mêmes incertitudes : si les Lettres portugaises de Guilleragues ou les Lettres de Bélise à Cléante de la Présidente Ferrand ne sont pas, assurément, les correspondances authentiques qu'elles prétendent être, il est assez probable que les unes et les autres développent ou transforment un échange épistolaire effectif, bien que naturellement conjectural.

Cette hybridation du fictif et du vrai, justifiée par la nécessité où se trouve le roman de dissimuler autant qu'il est possible son caractère de fiction, est confortée par d'autres causes. Dans une époque fort éloignée des critères de rigueur et de respect des sources imposés par l'érudition positiviste, la distinction entre l'un et l'autre tend à s'effacer jusque dans les genres théoriquement indissociables de l'authenticité documentaire. Ainsi l'historien du XVIIe siècle ne se croit-il pas astreint au respect superstitieux des documents : il ne se fait pas scrupule d'inventer ce qu'il ignore, de suppléer par l'imagination à l'insuffisance des sources, d'ajouter des "ornements" qui, loin de lui paraître incompatibles avec la vérité, confèrent à celle-ci une dignité esthétique absente de la réalité brute des données événementielles. Comme l'écrit Cordemoy,

> *"il vaut mieux employer son temps à la composition et à arranger les faits de l'histoire, qu'à les rechercher ; il vaut mieux aussi songer à la beauté, à la force, à la netteté et à la brièveté du style, qu'à paraître infaillible dans tout ce qu'on écrit"* (3)

Ainsi s'explique qu'un Saint-Réal, romancier à nos yeux, ait pu se considérer de bonne foi comme un historien.

A quoi s'ajoute encore l'effet de mise à distance fictionnelle que favorisent les pratiques de réécriture ou de remaniement particulièrement fréquentes dans les genres les plus étroitement "documentaires", interposant entre l'authenticité immédiate de l'observé ou du vécu et sa traduction narrative la médiation d'une instance éditoriale plus soucieuse d'agrément ou d'élégance que de vérité ; c'est le cas notamment dans les récits de voyages, dont quelques études récentes (4) ont mis en évidence le rôle dans la genèse du roman "réaliste" moderne. Ces

productions à la mode, mais plus ou moins méprisées par les esprits "sérieux" - c'est un peu l'infralittérature du temps - paraissent vouées en effet à diverses manipulations éditoriales à la faveur desquelles s'estompe leur caractère de témoignage direct : regroupement en recueils spécialisés sous la forme d'abrégés ou d'extraits, amplification par insertion de développements interpolés, fabrication pure et simple de pseudo-relations à partir de récits préexistants, en passant par les divers remaniements de style ou de présentation.

Précisément, le cas de la littérature de voyages est à bien des égards spécifique. A ces divers facteurs d'interpénétration du réel et du fictif, que partagent plus ou moins tous les genres narratifs se réclamant de l'authenticité documentaire, il faut joindre en effet d'autres motifs plus particuliers qui contribuent à faire du récit de voyage authentique un roman en puissance et du voyage fictif un double trompeur de la relation authentique.

En premier lieu, sur toute la littérature de voyages depuis l'Antiquité plane un soupçon de fraude alimentant une tradition satirique et dénonciatrice qui se poursuit inchangée depuis l'Histoire Véritable du Lucien jusqu'aux Aventures du Baron de Munchhausen de Rudolph Erich Raspe (1785), sans oublier bien sûr le jalon essentiel que constituent les Voyages de Gulliver de Swift (1726). Le vieux topos du voyageur menteur, dont Percy Adams a retracé l'histoire (5), se cristallise dans le proverbe A beau mentir qui vient de loin, cité par bien des voyageurs ou prétendus voyageurs du temps, et souvent précisément par ceux qui prennent le plus de libertés avec le vrai (6), comme s'il importait de détourner sur le témoignage d'autrui la suspicion légitime du lecteur.

Si le récit de voyage, même authentique, est ainsi toujours plus ou moins suspect d'affabulation romanesque, la pure fiction pour sa part tend volontiers vers la fin de l'âge classique à se couler dans le moule de la relation véritable. Au voyage imaginaire satirique, fantaisiste ou allégorique (7) dans la tradition de Lucien, de Godwin et de Cyrano, empli d'incidents merveilleux et dont la destination même - la lune ou le soleil - exclut radicalement la créance du lecteur, succède, sans toutefois le supplanter entièrement (8), dans les années 1675, avec ces deux oeuvres fondatrices d'une nouvelle tradition que sont l'Histoire des Sévarambes de Veiras (1675 - 1679) (9) et La Terre Australe Connue de Foigny (1676) (10), un type entièrement nouveau de voyage imaginaire. Celui-ci, s'inscrivant dans un esthétique "réaliste" de la vraisemblance, tente de se faire passer pour la transcription véridique d'une expérience vécue. A la relation de voyage authentique, il emprunte sa forme narrative - une narration à la première personne de type autobiographique coupée de descriptions et de dialogues -, son scénario de base - un trajet circulaire décomposable en séquences spatiales et

chronologiques : départ, voyage, exploration et description du locus utopique, retour au point initial -, son ancrage enfin dans une réalité géographique reconnaissable ou du moins donnée pour telle, grâce à la multiplication des indications d'itinéraires, des coordonnées spatiales exprimées en latitude et longitude, des commentaires nautiques empruntant le vocabulaire technique de la navigation et revêtant parfois la forme d'un véritable journal de bord, des précisions géographiques de tous ordres soigneusement documentées à partir des récits des voyageurs (11).

Tout cela contribue à faire de la littérature de voyages entre la fin du XVIIe siècle et le début du XVIIIe siècle un territoire hybride, à mi-chemin entre le roman et le document, dans lequel se rencontrent à peu près tous les cas de figure : pseudo-relations reçues pour authentiques, voyages véridiques tenus pour des romans, enfin récits retouchés dont on ne sait s'ils doivent être considérés comme fiction ou comme reportage. Si, parmi les voyages imaginaires, il est certain que les plus romanesques, ou ceux qui inclinent le plus vers l'utopie, ont rarement abusé leurs lecteurs - mais le compte-rendu du Journal des Sçavans du 7 mars 1678 préfère cependant adopter quant à la véracité de l'Histoire des Sévarambes une attitude de prudente réserve -, quelques relations forgées de toutes pièces ont pu au moins un certain temps passer pour véridiques. Ce fut le cas d'habiles compilations comme la Relation du voyage d'Espagne de Mme d'Aulnoy (1691) et de la Relation des voyages de François Coreal aux Indes Occitales (1722), rédigées à partir de diverses sources authentiques, ou encore d'une pure fabrication comme An Historical and Geographical Description of Formosa, publiée à Londres en 1704 sous le pseudonyme de Psalmanazar, faux Formosan, mais authentique imposteur, qui attendra quelque quarante ans pour confesser sa supercherie (12).

Le Voyage de François Leguat (13), sur lequel nous souhaiterions à présent nous arrêter plus longuement, correspond au cas opposé, celui d'une relation véridique - du moins pensons-nous que les éléments aujourd'hui disponibles permettent de l'accepter pour telle - considérée, jusqu'à une date récente, comme un pur roman ; situation sans doute très exceptionnelle, mais parfaitement représentative des difficultés qu'il y a quelquefois à départager fiction et document dans la littérature de voyages de cette période.

L'ouvrage se présente comme le récit à la première personne, par François Leguat lui-même, *"gentilhomme bressan"*, d'un long voyage dans l'Océan Indien (1690 - 1698) avec retour par Batavia et le Cap effectué par un petit groupe de huguenots chassés de France par la Révocation. Le périple, qui avait pour but de préparer sur l'instigation du marquis Henri Duquesne l'installation d'une colonie

protestante dans les Mascareignes, fut marqué par de nombreuses péripéties : séjour de deux ans dans la petite île alors déserte de Rodrigue, traversée périlleuse sur une embarcation de fortune vers l'île Maurice, conflit avec les autorités hollandaises et déportation sur un minuscule îlot au large des côtes mauriciennes, tentatives d'évasion et enfin délivrance au terme de près de trois ans d'une pénible captivité - tous les ingrédients, en somme, d'un classique roman d'aventures maritimes ou d'une robinsonnade avant la lettre (14).

Les travaux spécialisés, au demeurant, classent sans ambiguïté ce récit dans le champ de la fiction : Percy Adams n'y voit qu'un *"voyage au coin du feu"*, une mystification réussie (15) ; Philip Gove l'inclut dans son répertoire des voyages imaginaires (16), de même que divers auteurs de bibliographies de la littérature utopique (17), et c'est encore en qualité de roman qu'il est brièvement analysé dans Le roman à la première personne de René Démoris (18). Les doutes sur la véracité du récit peuvent, il est vrai, s'appuyer sur un ensemble impressionnant d'indices et de témoignages qu'il n'est pas possible de développer ici (19) : ceux des contemporains, d'abord, qui dénoncent en François-Maximilien Misson, éditeur du livre, le rédacteur du texte voire son véritable auteur ; ceux des naturalistes et des géographes comme Bruzen de la Martinière, lequel range l'ouvrage parmi les *"voyages fabuleux [...] qui n'ont pas plus de réalité que les songes d'un fébricitant"* (20) ; ceux enfin des érudits, qui relèvent dans le texte les interventions manifestes de Misson et les très nombreux emprunts à des récits de voyages antérieurs ; ainsi Geoffroy Atkinson, spécialiste de la littérature de voyages du XVIIIe siècle, croit-il pouvoir établir, par un relevé minutieux des sources, la nature entièrement fictive de ce récit qui ne serait plus alors qu'un *"roman de l'île déserte"* précédant d'une douzaine d'années l'oeuvre de Defoe (21).

Mais les choses sont moins simples. Si la préface est bien l'oeuvre de Misson, si le remaniement qu'il a fait subir au texte, où sa marque est çà et là aisément décelable, est indéniable, si les emprunts aux voyageurs antérieurs sont nombreux - moins toutefois que ne le dit Atkinson, et surtout manifestes dans la description de Batavia et du Cap, la partie la moins originale du voyage -, il n'en reste pas moins que Leguat a bel et bien vécu tous les événements qu'il rapporte - ceux-ci sont abondamment étayés par les documents d'archives, notamment par la correspondance échangée entre les autorités hollandaises des colonies de Maurice et du Cap (22) - et que les descriptions concernant la faune aujourd'hui éteinte de l'île Rodrigue, jugées généralement fabuleuses par les commentateurs, ont été pleinement confirmées, soit par des témoignages contemporains restés inédits (23), soit par les découvertes d'ossements fossiles effectuées sur place au XIXe siècle par les naturalistes (24).

Ainsi le Voyage de Leguat est bien, selon la formule paradoxale de sa préface, un *"roman véritable"* (25) : relation authentique pour l'essentiel, dans la mesure où les additions et remaniements imputables à Misson n'altèrent pas substantiellement la véracité des faits rapportés et l'exactitude des observations, mais aussi roman, puisqu'il a été très généralement reçu comme tel et que le texte lui-même nous invite à lui appliquer ce code de lecture. Encore faut-il que l'ouvrage s'y prête : tout récit de voyage n'est pas apte à se constituer en texte romanesque pour celui que le lit. Celui de Leguat possède, au moins dans ses deux premiers tiers, les qualités d'intrigue d'un bon roman, avec une action fertile en péripéties et en rebondissements dans lesquels le narrateur est personnellement impliqué comme acteur ou victime des événements, individualisé comme personnage à la fois membre du groupe et en retrait, parfois en conflit avec ses compagnons. La fin du récit, consacrée au voyage de retour par Batavia et le Cap, fait mieux ressortir par contraste ce statut actif de narrateur personnage : la tension événementielle disparaît, la narration cède la place à la description, et le narrateur réduit au rôle d'observateur s'absente de sa relation où son je n'apparaît plus, sinon fugitivement pour se porter garant de la véracité du reportage ; le roman en puissance est redevenu relation de voyage ordinaire. Mais la netteté de l'architecture et la richesse thématique contribuent également à permettre une lecture "romanesque" du livre. Ce dernier s'organise pour l'essentiel en deux parties antagonistes et symétriques, à peu près égales dans leur étendue textuelle et dans leur durée narrative, centrées successivement sur les *"deux îles désertes"* dont le titre fait mention. A l'île Rodrigue, image euphorique de l'Eden retrouvé où peut se réinventer une société parfaite libérée de toutes les tares de l'Europe, sans argent, sans propriété privée, sans subordination politique, succède le *"rocher affreux"* de l'exil mauricien ; à l'utopie égalitaire des *"huit rois de Rodrigue"* font suite le despotisme du gouverneur hollandais et la violence retrouvée des rapports sociaux européens : après l'île-paradis, l'île-enfer. Cette continuité thématique, et surtout la symétrie apparemment très concertée qui l'organise, suggère l'intervention d'une intention ordonnatrice orientée vers la manifestation d'un sens là ou il n'y a peut-être que la pure contingence des faits et les hasards d'un itinéraire. Que cette architecture signifiante soit obscurément appréhendée par le lecteur, sans que celui-ci en ait nécessairement conscience, et le récit de voyage peut alors, dans la réception qui en est faite, se muer en une sorte de roman.

°o°

Peut-être y a-t-il là une autre façon de départager le domaine du roman et celui du simple document. Leur séparation, pourrait-on croire, devrait pouvoir s'effectuer à partir du seul critère de la nature, imaginaire ou non, du référent du récit. Mais l'opposition du vrai et du fictif est, on l'a vu, sans grande pertinence à une époque où les contraintes de l'expression romanesque conduisent à une hybridation du véridique et de l'inventé, et plus encore à l'intérieur d'une catégorie de la production narrative, la littérature de voyages, où s'établissent entre relations authentiques et voyages imaginaires des convergences mutuelles interdisant entre les unes et les autres toute distinction rigoureuse. C'est alors la réception du texte qui doit servir de guide pour déterminer l'appartenance générique : est roman ce qui est reçu pour tel par le public auquel on s'adresse, non pas nécessairement ce qui est inventé. Un tel critère génologique, essentiellement sociologique et relativiste, n'est pas cependant entièrement subjectif, car il s'appuie sur des caractéristiques objectivement décelables dans les textes : qu'il soit document ou fiction, n'importe quel récit n'est pas susceptible d'une lecture de type romanesque ; il y faut la présence organisatrice d'une intrigue et l'émergence d'un sens.

Jean-Michel RACAULT
UNIVERSITE DE LA REUNION

NOTES

(1) Jacques Chupeau, "Les récits de voyages aux lisières du roman", Revue d'Histoire Littéraire de la France, n° 3-4, mai-août 1977, pp. 536-553.

(2) Voir Philip R. Stewart, Imitation and Illusion in the French Memoir - Novel, 1700-1750, Yale University Press, New Haven and London, 1969, et Marie-Thérèse Hipp, Enquête sur le roman et les mémoires, Klincksieck, Paris, 1970.

(3) Cité par Vivienne Mylne, The Eighteenth - Century French Novel, Techniques of Illusion, Manchester University Press, 1965, p. 21.

(4) Notamment Percy G. Adams, Travel Literature and the Evolution of the Novel, The University Press of Kentucky, Lexington, 1983.

(5) Percy G. Adams, Travelers and Travel Liars, 1660-1800, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1962.

(6) Le proverbe (ou l'une de ses variantes), cité dans la préface du Voyage de François Leguat (voir plus loin), est également évoqué dans la Lettre de l'Editeur (non paginée) des Voyages et avantures de Jaques Massé, A Bourdeaux, chez Jaques l'Aveugle, 1710 (en réalité en Hollande, vers 1714-1717), de Tyssot de Patot, et par Gabriel de Foigny dans La Terre Australe Connue, A Vannes, Jaques Verneuil (en réalité, Lapierre à Genève), 1676, réédition in F. Lachèvre, Les Successeurs de Cyrano de Bergerac, Slatkine Reprints, Genève, 1968, p. 79.

(7) Pour un exemple de cette dernière variété de voyage imaginaire, voir par exemple le Mundus alter et idem de Joseph Hall (1607), réimpression Da Capo Press, Theatrum Orbis Terrarum Ltd, Amsterdam and New-York, 1969.

(8) A preuve les nombreux voyages dans la lune ou dans le soleil publiés (en Angleterre surtout) au début du XVIIIe siècle, comme l'Iter Lunare de David Russen (Londres, 1703) ou le Consolidator, or Memoirs of Sundry Transactions from the World in the Moon de Defoe (Londres 1705), ou encore l'anonyme Relation d'un voyage du Pôle Arctique au Pôle Antarctique par le centre du monde (Amsterdam, 1721). L'une des originalités des Voyages de Gulliver de Swift consiste à fusionner ironiquement les deux formules en joignant au merveilleux manifeste du contenu narratif (peuples de nains, de géants, de chevaux raisonnables...) les techniques du réalisme circonstanciel empruntées à la relation véritable.

(9) Denis Veiras, L'Histoire des Sevarambes, peuples qui habitent une partie du troisième continent, communément appelé la Terre Australe, Barbin, Paris, 1677-79. Mais une traduction anglaise du premier tome avait paru dès 1675 (The History of the Sevarites or Sevarambi, Henry Brome, London, 1675).

(10) Voir supra, note 6.

(11) Voir, par exemple, la liste des sources documentaires utilisées par Foigny pour La Terre Australe Connue (Thevet, Pigafetta et Lopez, De Bry, Flacourt, etc.) dans Pierre Ronzeaud, L'Utopie hermaphrodite, Publication du CMR 17, Marseille, 1982, pp. 86-107.

(12) Sur Psalmanazar, voir Adams, Travelers and Travel Liars..., op. cit., pp.93-97.

(13) Voyage et avantures de François Leguat et de ses compagnons en deux isles désertes des Indes Orientales, Jean-Louis de Lorme, Amsterdam, et David Mortier, Londres, 1708 (en réalité 1707). Nous avons procuré une réédition de ce texte ainsi que du Recueil de quelques mémoires servent d'instruction pour l'établissement de l'isle d'Eden, H. Desbordes, Amsterdam, 1689, par Henri Duquesne, sous le titre Aventures aux Mascareignes, La Découverte, Paris, 1984.

(14) Le Voyage de François Leguat a pu figurer parmi les sources du Robinson Crusoé de Defoe, paru en 1719. Voir Pat Rogers, Robinson Crusoe, Allen and Unwin, Londres, 1979, p. 28.

(15) Travelers and Travel Liars... , op. cit., pp.100-104.

(16) The Imaginary Voyage in Prose Fiction, The Holland Press, Londres, 1961.

(17) Ainsi celles de I. Hartig et A. Soboul, Pour une histoire de l'utopie en France au XVIIIe siècle, Société des Etudes Robespierristes, Clavreuil, Paris, 1977, et de G. Negley, Utopian Literature. A Bibliography, The Regents Press of Kansas, Lawrence, 1977.

(18) R. Démoris, Le roman à la première personne, A. Colon, Paris,1975, pp. 377-37

(19) Voir sur ce point l'introduction à notre édition.

(20) Dictionnaire Géographique, éd. de 1768, Paris ; Préface, t. I., p. VIII.

(21) G. Atkinson, "A French desert island novel of 1708", Publications of the Modern Language Association of America, vol. XXXIV, 4, 1921, pp. 509-528, ainsi que The Extraordinary Voyage in French Literature from 1700 to 1720, Champion, Paris, 1922, pp. 35-65 et 113-135.

(22) Voir Leibbrandt, Precis of the Archives of the Cape of Good Hope - Letters Received, 1695-1708, Cape-Town, 1896.

(23) Notamment la Relation de l'isle Rodriguede Tafforet (Arch. Nat., Colonies, Corresp. de l'île de France, C4 vol. 12, 48) et les journaux rédigés par l'astronome Pingré à l'occasion de son séjour à Rodrigue en 1761 (Bibliothèque Sainte-Geneviève, manuscrits 1803-1804-1805).

(24) Voir sur ce point Alfred North-Coombes, The Vindication of François Leguat, Port-Louis, île Maurice, 1979, pp. 49-66.

(25) Aventures aux Mascareignes, ed. citée, p. 40. La formule a été reprise comme intitulé d'un mémoire de maîtrise soutenu en 1984 à l'université de Toulouse par Melle Sophie Linon (Le Voyage de François Leguat ou le roman véritable à la fin du XVIIe siècle, Toulouse-le Mirail, ex. dactylographié).